

« Dieu préparait comme un berceau la terre où il viendrait au jour. »

Médiation n°2 – L’Enfant.

Lu, puis chanté :

Voici la nuit,
L’heureuse nuit de Palestine,
Et rien n’existe hormis l’Enfant,
Hormis l’Enfant de vie divine :
En prenant chair de notre chair,
Dieu transformait tous nos déserts,
En terre d’immortels printemps.

L’heureuse nuit

La seule évocation de cette « douce nuit » fait remonter à notre mémoire un bonheur ordinairement très intime et réconfortant. La nuit de Bethléem est une nuit heureuse.

Nous pouvons commencer par là : en laissant monter en nous la joie toute naturelle qui s’associe à la naissance d’un enfant.

Nous sommes sans naïveté. Nous savons que cette joie-là n’est pas exempte d’angoisse. Mettre au monde un enfant, l’affaire aura son lot d’épreuves... Les jeunes parents de Bethléem furent refoulés de l’auberge. Faut-il que les enfants eux-mêmes aient de la peine à s’inviter ? Derrière la nuit de Noël, nous voyons poindre déjà une autre nuit : celle de la Passion. D’ailleurs ne va-t-elle pas se précipiter tout bientôt sur l’Enfant, sous le signe du massacre des Innocents ? Les évangiles ne s’attarderont pas sur le bonheur tranquille de la nuit de Palestine. Ils se tairont sur les bonheurs ordinaires de la Sainte Famille, ils seront infiniment discrets sur les années de Nazareth, et le peu qui percera – pensons à l’épisode du Temple quand Jésus eut douze ans – ne porte pas à l’attendrissement. Cet enfant-là est envisagé essentiellement dans le grand sérieux de sa mission. Sans doute faut-il regarder tout enfant avec le plus grand sérieux.

J’observe que l’enfant Jésus n’est pas né à l’heure de midi. Il naît dans la nuit. Le bonheur de sa naissance a une portée considérable, cosmique jusqu’aux étoiles, contagieux jusque chez les mages d’Orient, consolant pour les bergers d’alentour qui sont la figure des pauvres et des simples gens. Mais il n’empêche : l’étoile de Noël n’est en vérité qu’une petite étincelle dans la nuit. Cette joie-là, infiniment heureuse, est pourtant faite pour grandir encore.

Et nous savons d’emblée qu’elle ne sera pas déçue : le chant des anges en est la preuve. La joie de Noël est inscrite dans l’éternité de Dieu. Quand nous serons au creux de la Passion, complètement désespérés par la mort de Jésus, pourtant dans le mystère de Dieu la joie de Noël ne s’éteindra pas. Nous ne nous découragerons jamais de mettre un enfant au monde. Jusqu’à la fin des temps, même quand ils seront durs, nous retournerons joyeusement à cette nativité qui redonne confiance en la vie qui veut naître.

Quiconque sait entrer dans la joie d’une naissance, comme ce fut le cas de Marie chantant le Magnificat, celui-là saura introduire l’enfant dans la vie comme dans un mystère, dans le mystère heureux de la vie. Jésus qui naît à Bethléem fut bien accueilli dans la vie. À l’école de Marie et de Joseph, et des anges, et de la création tout-entière, et du peuple d’Israël signifié par les vieillards Syméon et Anne, à l’école des pauvres et de tous ceux qui ont su se réjouir

de sa venue, Jésus apprendra le bonheur profond qu'il y a à « vivre », de la vraie vie qui est bonne et qui vient de Dieu.

**« Et rien n'existe hormis l'Enfant,
Hormis l'Enfant de vie divine »**

Regardons l'Enfant, ce nouveau-né dont saint Jean nous dit qu'il est « le Verbe fait chair ». Le Verbe : il court, il court, le Verbe, depuis la nuit des temps. Et voilà qu'il prend chair enfin et se repose dans le sommeil d'un enfant. Cela mérite d'être contemplé quelques instants.

Le Verbe, autrement dit la Parole de Dieu : avez-vous remarqué qu'elle s'entend, la Parole de Dieu, dès l'ouverture de la Genèse ? « *Dieu dit... et cela fut.* » Qu'est-ce qu'il « disait » là, Dieu ? Il commençait à articuler son projet, son dessein éternel : que naisse une humanité sainte et filiale (comme disait l'*Épître aux Éphésiens*). Un « vis, sois vivant ! » sous-tend la création ; un « viens, mon enfant ! » travaille la terre pour qu'elle porte son fruit. De mille et mille façons ce désir paternel de Dieu, frappant de cœur en cœur, s'efforce peu à peu d'être entendu, pointant ce jour où, ainsi que l'annonce Isaïe (55,10), la Parole lui reviendra en ayant porté son fruit. Un jour, une voix humaine en retour donnera à Dieu son beau nom de « Père ».

Mais cela se prépare ; il y faut du temps. Au fil des siècles, au fil des pages de la Bible, la Parole fait son chemin, et sûrement est-ce un grand bonheur pour Dieu quand, ici ou là, elle peut se poser sur un homme, être accueillie par une oreille attentive. Abraham, d'abord, le premier des patriarches ; le premier qui, entendant la voix de Dieu (« *Va, quitte ton pays...* ») décide effectivement de jouer sa vie sur cette parole. Il est le premier qui ose la confiance en Dieu, le « père des croyants ». Puis Moïse, qui a la bonne idée de faire un détour pour voir ce curieux buisson qui brûle sans se consumer ; c'est une image de la vie à sa source, une invitation à entrer dans le mouvement inusable et infatigable de l'amour ; et Moïse accepte d'entrer dans le jeu. Et il aura mission de donner à la Parole de Dieu sa première expression écrite : la Loi, grande bénédiction pour humaniser Israël.

Abraham, Moïse, les patriarches, les prophètes : peu à peu s'établit l'Alliance de Dieu avec son peuple, et la Parole de Dieu commence d'habiter la terre. Jusqu'au jour où Dieu trouvera bon de l'habiter vraiment : le temps est venu que la Parole prenne chair. Elle ne sera plus seulement un désir qui se laisse deviner, elle sera mieux qu'une Loi à observer : elle sera un compagnon à accueillir et à aimer, un homme libre et fraternel qui nous dira tout de Dieu.

Ce que je dis là sur la Parole qui court, à l'affût de se révéler enfin dans un homme de chair et de sang, j'aurais pu le dire en évoquant l'Esprit. Je laisse aux théologiens le soin de préciser le statut et la mission spécifiques du Verbe et de l'Esprit, mais j'observe que lui aussi, le « souffle de Dieu », était discrètement présent dès l'ouverture de la Genèse (« planant sur les eaux »), et je crois que rien ne se fait par la Parole qui ne soit accompagné par l'œuvre de l'Esprit. Lui aussi court sans cesse, afin d'ouvrir nos cœurs à la Parole. Or voilà qu'un jour à Nazareth, l'Esprit arrête sa course pour se reposer sur Marie. Dans le sein de Marie, Dieu a trouvé où « planter sa tente » ; une terre où sa Parole peut descendre et germer.

L'Enfant. Faut-il dire qu'il est « descendu du ciel », comme nous le répétons avec le Credo ? Sans doute, pour rendre compte de la longue espérance des hommes, tendus que nous sommes vers un Sauveur qui naîtra du mystère de Dieu : « *Ah, si tu déchirais les cieux ! Si tu descendais !* », criait le prophète Isaïe (69,3). Mais ne dirions-nous pas tout aussi bien que cet Enfant germe de la terre, et qu'en fait d'une Venue de Dieu, il est tout autant un Avènement de l'homme ? Car en vérité, Dieu n'a jamais cessé de venir ; et en vérité Dieu est là, toujours et partout. Dès qu'il y a de l'être quelque part, Dieu est là. C'est nous plutôt qui jusqu'alors n'étions pas là.

Dieu descend-il du ciel, ou faut-il dire qu'il nous parle de l'intérieur, qu'il nous attend au-dedans de nous-mêmes pour que nous vivions enfin ? Nous faire advenir à nous-mêmes, voilà sa gloire. Jésus dira cela à la Samaritaine : qu'elle est un sanctuaire d'où doit jaillir « une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle ». Et nous le verrons s'incliner devant ses disciples pour leur laver les pieds : pourquoi, sinon parce qu'il sait que Dieu est là, dans le cœur de ces hommes qu'il s'agit de faire naître à eux-mêmes ?

La Bible aime que nous envisagions la venue du Sauveur comme une germination. Cadeau du ciel, assurément, grâce de Dieu et comment ! Mais fruit de la terre. Un psaume d'Avent dit cela : « *La terre a donné son fruit, Dieu, notre Dieu, nous bénit* », Ps 66. Ou encore, le psaume 84 : « *La vérité germera de la terre, et du ciel se penchera la justice. Le Seigneur donnera ses bienfaits, et notre terre donnera son fruit* ». Les évangélistes Matthieu et Luc, en imaginant à Jésus de longues généalogies, nous feront percevoir combien Jésus est enraciné dans l'histoire, combien sa venue s'est préparée au fil des siècles (et continue de se préparer) dans le cœur des hommes. Péguy, dans son long poème *Ève*, imaginera d'infinies et superbes litanies pour donner au Sauveur sa longue et longue ascendance. Comme il nous ressemble, cet enfant ! Ô combien il est le nôtre ! Un enfant de notre chair : n'est-ce pas la seule grâce susceptible de faire naître en nous une véritable espérance ?

Arrêtons-nous quelques instants pour méditer cela.

Nous écoutons le beau cri du prophète Isaïe : « Ah, si tu déchirais les cieux ! si tu descendais ! » Nous rejoignons la supplication de l'humanité qui aspire à naître ; à s'ouvrir, à s'unifier, à trouver sa joie. Nous la voyons se débattre, s'agiter, chercher des issues à tort et à travers. L'humanité comme à côté d'elle-même, hors d'elle-même, qui ne sait pas rentrer en soi, faire silence et entendre en son sein la vie qui veut naître.

Et nous regardons l'enfant, le nouveau-né. La formidable promesse d'un enfant. Ne va-t-il pas faire toute chose nouvelle ? Ne saura-t-il pas, lui, inventer enfin l'humanité heureuse et fraternelle ?

3

« **Heureuse la mère qui t'a porté et allaité de son sein !** »

Vous connaissez ce mot, lancé à Jésus par une femme d'Israël. Et la réponse de Jésus : « *Heureux plutôt celui qui écoute la parole de Dieu et qui la garde !* » (Lc 11,27-28). Cette réponse de Jésus ne veut certes pas nous décourager d'entrer dans la joie de Marie.

Allons-y, entrons dans la joie de Marie. Marie du Magnificat, celle que « toutes les générations diront bienheureuse ». Heureuse pourquoi ? Élisabeth sa cousine l'exprime avec justesse : « *Bienheureuse celle qui a cru ! Ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira* » (Lc 1,45). Nous découvrons en Marie où se situe la source de toute fécondité : c'est **la foi**.

Marie sera appelée la « nouvelle Ève ». C'est bien vu. Un ange de feu avait fermé à Ève les portes du paradis, un ange de douceur vient saluer Marie. Retourne-ment. L'humanité des origines avait prétendu mettre la main sur la pleine connaissance, dévorer en somme la vie et son Auteur. Marie s'ouvre à la grâce. Elle ne prend rien ; elle reçoit. L'ange lui attribue le titre de « Comblée-de-grâce » : il n'y a d'espace en elle que pour la grâce, que pour la gratitude, aucune place pour la défiance. Le péché qui est défiance vis-à-vis de Dieu n'entre pas en elle. Est-elle libre Marie ? Oui, la plus libre des femmes, car en elle tout dit « oui » à l'amour qui vient. C'est cela, la liberté : dire « oui » à l'amour vrai, sans lui opposer de résistance.

Ne croyons pas pour autant que Marie ne connaîtra ni trouble ni épreuve ; il nous est dit précisément le contraire, qu'elle aura « le cœur transpercé. » Toutes les inquiétudes d'une mère pour son enfant, toutes ses interrogations inquiètes, Marie les a partagées : n'oublions pas cela, que les évangiles laissent pudiquement deviner. La maternité de Marie sera un long travail qui s'approfondira jusqu'au pied de la croix (et d'ailleurs Jésus le dira, en l'instituant mère de tous les « disciples bien-aimés » que nous sommes). Sa maternité s'approfondira, et sa virginité aussi sans doute, sa maternité virginale. Nous la réduisons à des considérations physiologiques alors qu'elle est cela et bien plus encore : elle est une grâce insondable d'ouverture et de disponibilité croissantes, appelées à grandir jusqu'au matin de Pâques.

Marie est la figure de notre humanité dans sa beauté originelle – notre humanité telle que Dieu l'aime et l'attend –, ouverte et disponible comme une page blanche, sur laquelle Dieu peut écrire enfin tout ce qu'il a à dire. Oui, vraiment, « *réjouis-toi, Marie.* »

Quant à Joseph, il est juste de l'évoquer aussi. Il ne nous a pas échappé qu'il y a deux ans, par un décret du pape François, la liturgie de l'Église a fait justice à Joseph en veillant à ce qu'il soit mentionné dans toute prière eucharistique. Nous parlerons mieux de Marie si nous apprenons à y associer Joseph. Dans les évangiles, l'un et l'autre ont droit à une « annonce » particulière, en *Luc* pour Marie, en *Matthieu* pour Joseph. Ils sont unis, non par la chair et le sang, mais par la foi commune en la parole. Dans la confiance qu'ils se donnent l'un à l'autre, dans leur foi commune en Dieu, Marie et Joseph inaugurent une parenté nouvelle, celle des fils de Dieu qui « *ne sont pas nés de la chair, mais de Dieu* » (Prologue de Jean, *Jn* 1,13). À la suite de Paul Claudel¹, il est permis d'imaginer Joseph se rendant chez Marie, après la nuit du songe ; l'un et l'autre se regardent en silence, Marie a compris que Joseph « sait ». Une larme perle aux yeux de Joseph, et il lui revient d'être le premier sur cette terre qui reprend les mots de l'ange : « Je te salue, Marie ».

Arrêtons-nous pour méditer un instant. Nous regardons Marie qui chante le Magnificat. Le Magnificat est bien sûr un chant de l'Avent. Nous contemplons Marie, les deux mains posées sur son ventre, sentant la vie germer en elle la vie qui vient de Dieu. Avec elle, avec « Joseph son époux », nous savourons la promesse de la vie.

**« En prenant chair de notre chair,
Dieu transformait tous nos déserts,
En terre d'immortels printemps. »**

Ces printemps immortels, les prophètes les ont chantés abondamment. Je vous suggère un exercice bienfaisant : lire attentivement, en enfilade, toutes les « 1^{ère} lecture » du temps de l'Avent, tirées le plus souvent d'Isaïe, mais aussi de Jérémie, de Michée, de Baruc.

On y trouve de belles pages encore pour dire les promesses d'une germination : « *Comme la terre fait éclore son germe, et le jardin germer ses semences, le Seigneur Dieu fera germer la justice et la louange* » (*Is* 61). Je m'attarde ici sur cette attention portée à la terre. Se pourrait-il qu'après une phrase comme celle-ci, la naissance de Jésus ne soit pas une bonne nouvelle pour la terre ? J'entends : pour la terre et les jardins. D'un côté « justice et louange » porteront leur fruit qui est le Christ ; d'un autre côté, la terre et les jardins portent le fruit de leurs semences. Si vraiment ce parallèle est pertinent, tel que l'a imaginée la poésie d'Isaïe, alors peut-on concevoir qu'on ne prendrait pas **soin de la terre autant que de toute « justice et louange »** ? Est-ce que la justice des hommes et leurs prières n'auront pas un regard de salut

¹ J'emprunte cette référence et la phrase précédente à Jean LAPLACE, *Marie et l'Esprit*, éditions du Carmel.

pour la terre ? Est-ce que les blessures de la terre ne seraient pas une terrible injustice faite aux hommes et une contradiction portée à leurs prières ?

Autre citation du prophète Isaïe pendant l’Avent, nous trouvons cette fameuse prophétie : « *Le loup habitera avec l’agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira* » (Is 11,6). Ce petit garçon poétique, libre à nous d’y reconnaître l’Enfant de Noël. Bien sûr que nous pouvons y reconnaître l’enfant de Bethléem, « prince de la paix » ! Apportera-t-il, comme par magie, la concorde et la réconciliation, au point qu’aucun sang ne coulera plus ? Non. Mais désormais, pour entendre de Dieu comment vivre, pour apprendre de Dieu les lois de la vie et le respect de la terre, nous ne nous contenterons plus d’une longue sagesse humaine, d’un recueil des Écritures et de nos institutions religieuses. Nous aurons entre les mains un enfant : un enfant à accueillir et à soigner, un homme à côtoyer, une familiarité humaine à nouer. La sagesse divine va nous rejoindre par le soin affectueux d’un enfant, par les gestes de tendresse et de respect, par une amitié sensible avec Dieu, « Dieu-avec-nous ».

Dieu, nous l’aimerons comme on aime un enfant. Et cela peut tout changer.

(Chant du « *Je vous salue, Marie* ».)